

## Tout Doit Partir Everything Must Go

Étienne Fortier-Dubois

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier-Dubois, É. (2016). Tout Doit Partir Everything Must Go. *Moebius*, (151), 69–76.

## ÉTIENNE FORTIER-DUBOIS

### *Tout Doit Partir Everything Must Go*

Il faut imaginer un centre commercial décrépit, à moitié abandonné, entouré de stationnements vides comme un château le serait de douves. À l'intérieur, de rares êtres humains déambulent dans des corridors vastes et blancs, le bruit de leurs pas faisant naître des échos lugubres. Tout paraît toujours désert. Les magasins, tenus par des Chinois ou des Arabes, proposent d'improbables assortiments de produits : des aquariums pollués avoisinent des parfums bon marché, des vêtements de marque (faux) côtoient d'anciens tapis persans (authentiques).

Dans les vitrines, on lit des slogans tels que :

Méga Vente de Fermeture Clearance Sale!

Ou : Jusqu'à 70 % de rabais et plus!

Ou encore : Super Giga Liquidation Tout Doit Partir Everything Must Go!

Au sujet de ces omniprésentes liquidations, j'ai déjà entendu la théorie suivante : les magasins observent ici un cycle de vie précis. Ils ferment tous les six mois, dès que leur bail est expiré, et déménagent dans un autre corridor, ou sur un autre étage – ce n'est pas l'espace qui manque. Ils y restent un autre six mois, puis ferment à nouveau, redéménagent. Cela leur permettrait d'offrir à perpétuité des soldes de fin de bail pour écouler leur indistincte marchandise. Je ne serais pas surpris que ce manège, s'il est réel, perdure depuis les années 1990. Voire avant.

J'ai renoncé à comprendre.

L'anomalie économique que constitue ce centre commercial s'appelle Place Galarneau, et sa survie dans le monde moderne pourrait être qualifiée de miracle si ce n'était de son seul organe encore vigoureux et en santé,

un établissement dont l'achalandage est sans commune mesure avec la désolation ambiante, comme s'il avait absorbé toute la clientèle des alentours. J'ai nommé: le Cinéma Deux Piastres.

\*

J'ai découvert le Cinéma Deux Piastres il y a deux ans. Des amis m'en avaient parlé en termes élogieux: pas besoin de vider son portefeuille pour aller voir tel ou tel film à succès, il n'y avait qu'à partir en expédition dans les confins du Montréal occidental (vingt minutes de marche depuis le métro) pour gagner le droit de s'asseoir dans une salle de cinéma contre, le nom l'indique, deux maigres dollars.

Le popcorn, les bonbons et les boissons gazeuses, avaient ajouté mes amis, se détaillaient tous au même prix. Les taxes étaient incluses.

Le seul autre prix à payer était celui de la nouveauté: il fallait accepter de voir les films de quelques semaines à quelques mois après qu'ils étaient sortis dans les cinémas normaux.

Je ne vais moi-même pas souvent au cinéma, aussi n'ai-je jamais vraiment eu l'intention de visiter le Cinéma Deux Piastres. Néanmoins, un soir que mon frère était en ville, je me suis surpris à suggérer que nous nous y rendions. Nous avons voulu assister à une représentation de *Nosferatu*, le film muet de 1922, projeté dans une église de Westmount et accompagné par des musiciens, mais plus de gens avaient eu cette intention qu'il n'y avait de places dans l'église, et comme nous étions en retard, nos plans sont tombés à l'eau. C'est alors que nous nous sommes rabattus sur les films à petit prix du Cinéma Deux Piastres.

Si je connaissais l'adresse de notre destination, j'ignorais toutefois l'existence de Place Galarneau, et c'est avec perplexité que nous avons contemplé, mon frère et moi, les stationnements déserts du centre commercial qui se dressait là où nous cherchions un cinéma. Nous avons fini par entrer, avons erré longtemps dans les corridors silencieux. Nous étions presque certains d'être au mauvais

endroit. Pourtant, quelque part entre une agence de voyage – dont une affiche proposait, vingt-cinq ans trop tard, un circuit touristique en URSS – et un mélancolique bureau du gouvernement du Québec, une odeur de popcorn nous a mis sur la bonne piste.

Dans le fin fond de Place Galarneau, une immense enseigne, lumineuse et clignotante, annonçait ceci :

## CINEMA DEUX P ASTRES

Et en dessous, en plus petit :

## TWO BUCK CINEMA

Notre voyage ne serait pas vain.

Nous nous sommes faufileés dans la foule dense du hall d'entrée, avons navigué jusqu'au comptoir où Esther L. Levine, la ténébreuse propriétaire, nous a vendu nos billets. Esther L. Levine est, soit dit en passant, l'un des deux seuls êtres qui travaillent au Cinéma Deux Piastres. L'autre est son époux Israel. Ils cumulent ensemble les fonctions suivantes : accueil des clients, vente de nourriture, sélection des films, fonctionnement des projecteurs, sécurité, publicité, comptabilité, entretien du site web et entretien ménager. Le peu de temps accordé à cette dernière tâche a pour conséquences qu'il est quasi impossible de marcher où que ce soit sans écraser quelques grains de popcorn, et que l'expérience d'aller aux toilettes est, pour ainsi dire, éprouvante.

Esther L. Levine nous a dit en anglais que le prochain film commençait dans vingt minutes, mais que nous étions les bienvenus si nous désirions nous asseoir dans la salle pour regarder celui qui se terminait.

Esther L. Levine n'a pas précisé que la salle était tellement remplie qu'on ne pourrait espérer s'asseoir, à moins que ce ne soit par terre, au milieu du popcorn éparpillé ; ni que la situation perdurerait après la fin du film, car une bonne partie des gens resteraient là où ils étaient, visionnant ainsi deux (ou trois, ou quatre) films consécutifs, pour le prix d'un.

À vrai dire, bon nombre de spectateurs étaient effectivement assis par terre, au milieu du popcorn éparpillé. J'ai eu en entrant dans la salle un petit haut-le-cœur.

N'écoulant que notre courage, nous sommes restés debout dans le fond en tentant (vainement) de nous concentrer sur les dernières minutes d'un film dont nous avions manqué les cent premières.

Quand nous avons compris qu'il nous serait impossible de nous asseoir, et que le film qui débutait le faisait de façon plutôt médiocre, et que l'établissement au complet contrevenait aux standards de propreté les plus élémentaires, mon frère et moi nous sommes regardés d'un air entendu – et nous avons quitté illico la salle, le Cinéma Deux Piastres et Place Galarneau, en jurant, sur la tête d'Esther L. Levine et de son mari Israël, de ne jamais revenir.

\*

Ce genre de serment s'oublie toutefois bien vite, à plus forte raison lorsque les forces de l'amour interviennent. Cinq mois plus tard, il a fallu que je tombe amoureux d'un inconditionnel du Cinéma Deux Piastres. Il s'appelait Julian, vivait de maigres prêts étudiants, et affectionnait particulièrement la science-fiction hollywoodienne pétrie de clichés. Les Levine et lui étaient faits pour s'entendre.

Pour tout dire, c'est dans le grandiose établissement de Place Galarneau qu'a eu lieu notre premier rendez-vous.

Cela faisait trois ou quatre partys que Julian et moi nous étions découvert des affinités, et nos conversations avaient commencé à prendre un tour intime. Quand j'ai osé suggérer que nous nous voyions dans un autre contexte, il m'a spontanément parlé d'un film qu'il voulait voir le lendemain, avec moi si j'étais d'accord. Connaissais-je, par hasard, le Cinéma Deux Piastres?

J'ai éclaté de rire. Puis j'ai accepté sa proposition, chassant de mon esprit les images de planchers collants et de popcorn mouillé.

Vingt heures plus tard, donc, nous longions l'autoroute qui mène à Place Galarneau. Je racontais à Julian ma (peu concluante) première expérience en ces lieux; il me répondait que ce n'était pas si pire que ça, allons, et que pour deux dollars il fallait bien un minimum d'indulgence. D'ailleurs, la popularité du cinéma ne se démentait pas,

ce qui était forcément un signe. Signe que les gens sont cheap, oui, ai-je rétorqué. Mais bon, admettais-je, il était vrai que payer sept dollars pour un microscopique sac de popcorn dans un cinéma ordinaire, ça se rapprochait de l'arnaque.

Le centre commercial s'est présenté devant nous, vaste ruine héritée du XX<sup>e</sup> siècle. Depuis ma visite, la moitié des boutiques avaient changé d'étage, d'autres ventes de fermeture avaient fait leur apparition. Rien de nouveau sous le soleil. Mon magasin préféré, qui semblait ne pas porter d'autre nom que Super Giga Liquidation, était toujours là – et à en juger par les stratosphériques piles de marchandise qui s'empoussiéraient derrière la vitrine, on n'en avait pas liquidé grand-chose.

À la barre du cinéma se tenait Esther Levine, sinistre comme un croque-mort, fidèle comme une montre suisse. J'ai songé que ce lieu existait hors du temps. Au moment de sortir, découvririons-nous un monde futuriste, cent ans ayant passé à l'extérieur pour chaque heure à l'intérieur ?

Julian a dit que j'étais drôle. Nous avons pris nos sièges – deux sièges libres côte à côte, cela tenait du miracle – et avons regardé notre film. Un pur navet, avec des monstres en CGI, un héros qui sentait la virilité à cent pieds, et un personnage féminin dont le sex-appeal n'avait d'égal que l'inutilité de son rôle. Julian était aux anges. Merci, Hollywood.

Étonnamment, la densité de popcorn sur le sol était à peu près acceptable, ce soir-là, sans doute parce qu'Israel Levine venait de passer l'aspirateur. Ceci n'est peut-être pas étranger au fait que Julian et moi formons à ce jour un couple solide – rien ne gâche un premier rendez-vous, et ce qui s'ensuit, comme un éclat de maïs mal placé.

\*

C'est donc ainsi que le Cinéma Deux Piastres a pris – malgré moi – sa place dans ma vie. Quatre ou cinq fois par mois, il prenait à Julian l'irrésistible envie de s'y rendre, et mes supplications n'y pouvaient rien changer : si je voulais passer mon mercredi soir avec lui, je devais me taper un space opera burlesque ou bien une comédie

romantique plus sirupeuse qu'un brunch à la cabane à sucre. (Julian appartient à cette sous-espèce de cinéophile qui ne discrimine rien.) Alors je me suis résigné, troquant ma mauvaise fortune contre une sorte de curiosité ethnologique. J'ai commencé à reconnaître dans la foule les visages des habitués. Au bout de deux mois, je saluais de la main les commerçants chinois, échangeais quelques mots avec les négociants maghrébins. Place Galarneau devenait une expérience de civilisation.

En même temps, je me bricolais une solide culture cinématographique et devenais peu à peu incollable sur les sous-genres du film de super-héros ou de la guerre contre les zombies. Ces nouvelles connaissances, inutiles, n'étaient pas pour me déplaire.

Bien sûr, il m'arrivait de résister. Plus d'une fois, j'ai mis à exécution mes menaces de boycott, sans grand effet. Nos premières disputes, comme nos premières anecdotes, ont eu pour objet le Cinéma Deux Piastres. Son obsession était le seul défaut de Julian, blaguais-je (à moitié). Il en fallait bien un, puisque la perfection n'existe pas. Moins tenace que lui, toutefois, j'ai fini par ne protester que pour la forme. Puis l'impensable s'est produit.

C'était un dimanche. Nous étions chez moi, aux prises avec un après-midi d'un ennui mortel. Après avoir vainement tenté de nous intéresser à un jeu de société, puis à des vidéos pêchées sur Internet, je me suis entendu proposer – faute de mieux – que nous allions voir un drame historique dont la critique n'était pas mauvaise et qui passait, justement, au Cinéma Deux Piastres.

Je me suis pincé les lèvres, stupéfait d'avoir pu prononcer de telles paroles.

Julian n'a pas pu réprimer un sourire victorieux. À l'évidence, il n'attendait que ce moment. Il a bien entendu sauté sur l'occasion, puis dans le métro. Qu'est-ce qui m'avait pris? Tandis que nous traversions Montréal par en dessous, j'ai médité la question. Une conclusion a fini par s'imposer, qui m'a d'abord fait horreur; puis, petit à petit, elle m'a procuré un étrange soulagement, comme si en l'acceptant je faisais enfin la paix avec une partie de moi-même. J'ai pensé à la faune bigarrée qui fréquentait le cinéma, à Esther Levine et son visage funèbre, et même

au croustillant du popcorn sous la semelle. J'ai pensé à toutes les soirées passées là-bas avec Julian. À tous les films que nous y avons vus, chefs-d'œuvre du septième art ou insultes à l'intelligence et à l'esthétique.

Mon cœur s'est mis à battre un peu plus fort.

Voilà que je m'étais, contre toute attente, pris d'affection pour le Cinéma Deux Piastres.

Les voies de l'amour sont impénétrables.

\*

Il serait faux de prétendre que nul ne l'avait vue venir, et c'est justement là le problème : voilà bien quinze, vingt ans que tout le monde prophétisait la mort de Place Galarneau dans un avenir rapproché, en se trompant chaque fois. Le Cinéma avait toujours déjoué les pronostics. Du moins, jusqu'à maintenant.

Il a fermé sans préavis, un beau matin, comme un homme apparemment en santé succomberait à une crise cardiaque au milieu de la rue. Le bruit court qu'Esther et Israel Levine ont fui le pays. On les aurait aperçus aux Bahamas, dans les îles Turques-et-Caïques, à Panama City. Les versions diffèrent, mais s'entendent sur un point : le cinéma servait de façade à quelque entreprise de fraude fiscale. Ou de blanchiment d'argent. Bref, quelque chose de pas net.

C'est une grande perte pour les cinéphiles du Tout-Montréal, a déclaré Julian. J'ai hoché la tête sans rien dire.

Le cinéma barricadé, Place Galarneau a bien sûr perdu toute raison d'être, et les magasins qui y vivotaient encore ont fini par fermer, cette fois pour de bon. L'écosystème était fragile et vient de s'effondrer. Je suppose que les commerçants auront même renoncé à écouler leurs tapis et leurs parfums à cinq dollars. Qui voudrait des restes d'une telle épave ?

Ce midi, je suis tombé sur l'avis de démolition. Je l'ai lu avec une espèce de détachement, en considérant l'affaire telle qu'elle est : l'effacement des vestiges d'une époque que plus personne ne porte dans son cœur. Mais je sais que dans une semaine, quand Julian et moi assisterons au début du chantier comme nous assisterions à un



enterrement, j'aurai une pensée pour les Chinois et les Arabes et les Juifs qui ont peuplé cet endroit, et tenu ces commerces condamnés d'avance comme autant de pieds de nez au destin. Tout Doit Partir Everything Must Go, annonçaient leurs désespérantes vitrines. En effet.

Quand je reviendrai, dans un mois, dans un an, dans dix ans, il ne restera plus rien du Cinéma Deux Piastres, sinon une faible, mais néanmoins entêtante odeur de popcorn.